

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

Conférence de Carême – Hauterive, 16 mars 2019

Salut et Rédemption

Salut. Rédemption.

Je me suis demandé ce que signifiaient pour moi ces paroles, quelle en était la résonance en moi et dans les personnes avec qui je partage ma vie, que je rencontre, avec qui je fais un chemin commun de vocation et de mission. Quelle signification ont pour nous ces réalités ? Est-ce que nous en ressentons le besoin ? Et si nous ressentons que nous avons besoin de salut et de rédemption, comment nous le ressentons ? Quelle est l'épaisseur, l'ampleur de ce besoin ?

Dans le langage courant, nous rencontrons plus facilement le mot « salut » que le mot « rédemption ». Rédemption est un terme utilisé presque exclusivement dans le domaine religieux, spécialement dans le monde judéo-chrétien. La rédemption par le Christ est pour les chrétiens le sommet de l'histoire du Salut. Les termes de salut, sauver, sauveur sont utilisés fréquemment dans la banalité des discours quotidiens. Il suffit de ne pas avoir raté le train, de ne pas avoir attrapé le rhume de saison pour s'exclamer : « Je suis sauvé ! »

Mais en réalité, même dans les Évangiles, le mot « salut » est utilisé à plusieurs niveaux d'importance. Il suffit qu'un infirme demande la guérison, qu'un aveugle souhaite recouvrer la vue, que la barque des disciples soit secouée par la bourrasque ou que Simon Pierre commence à s'enfoncer dans les eaux à cause de son peu de foi pour que tous implorent Jésus en criant : « Sauve-moi ! Sauve-nous ! »

Dans la concordance du Nouveau Testament on fait la différence entre les passages où le verbe grec *sozein*, sauver, est utilisé au sens fort et les passages où ce même mot revêt plusieurs sens. Très bien ; mais que veut dire être « fortement » sauvé par le Christ ou être sauvé d'une façon, disons, superficielle, passagère ? Que veut dire recevoir un salut fort ou un salut faible ? Que signifie cette distinction pour nous, et que signifie-t-elle pour Jésus Christ ? S'agit-il effectivement de deux niveaux distincts ou d'étapes progressives d'un processus ?

Il me semble que c'est un point important à clarifier, car j'ai l'impression qu'il y a pas mal de confusion sur cette question dans la manière avec laquelle aujourd'hui on vit la foi, l'appartenance à l'Église, la prière, les sacrements, la relation avec Dieu et avec la vie, avec le Créateur et la création, avec le Christ et l'histoire du monde.

Le salut est un processus à la suite du Christ

Pensons au moment où Jésus appela Levi, Matthieu, à le suivre. Jésus se trouvait à Capharnaüm, il habitait probablement chez Simon Pierre. Il était sorti au bord du lac de Génésareth, là où il y avait assez d'espace pour accueillir les foules et enseigner (Mc 2,13). En passant il voit Levi assis à son bureau de publicain. Au courant de ces jours ou à d'autres moments de ses nombreux séjours à Capharnaüm, il est

probablement déjà passé à plusieurs reprises près de ce bureau d'impôts et de ce fonctionnaire et leurs regards se sont vraisemblablement rencontrés. Levi l'a peut-être observé à la dérobé pour ne pas montrer que ce Jésus l'intéressait. Il a peut-être même essayé d'attraper quelques mots de son enseignement, quand Jésus passait tout près ou grâce aux commérages qui allaient bon train autour de son bureau. Quoi qu'il en soit : ce jour-là, Jésus sait que quelque chose est mûr en Mattieu. Il lui dit seulement : « Suis-moi ! » Et Levi se leva et il le suivit (cf. Mc 2,14).

Puis l'Évangile passe tout de suite au récit de la table des publicains qui mangent et boivent en compagnie de Jésus dans la maison de Matthieu. Marc ajoute cette didascalie, ce petit commentaire au récit du banquet : « Ils étaient nombreux à le suivre » (Mc 2,15). Que veut dire ce commentaire ? Quel rapport entre le fait de suivre le Christ et cette circonstance ?

Marc nous l'explique avec la scène qui suit immédiatement ce récit. Arrivent « les scribes du groupe des pharisiens », qui, à l'époque de Jésus, jouaient un peu le rôle de nos journalistes des blogs plus infaillibles que le Pape : « Les scribes du groupe des pharisiens, voyant qu'il mangeait avec les pécheurs et les publicains, disaient à ses disciples : Comment ! Il mange avec les publicains et les pécheurs ! Jésus, qui avait entendu, leur déclara : Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » (Mc 2,16-17)

Jésus ne parle pas tout de suite du *salut* des pécheurs, mais de *l'appel* des pécheurs. C'est pourquoi Marc disait auparavant qu'« ils étaient nombreux à le suivre », et le contexte nous fait comprendre que beaucoup de *pécheurs* le suivaient.

Que veut dire tout cela ? Une chose fondamentale : le salut est un chemin, le salut est un processus. Il n'arrive pas d'un coup. C'est un processus qui se réalise dans le fait de suivre le Christ. Jésus n'appelle pas les justes car le juste pense qu'il est déjà arrivé, qu'il est déjà sauvé et racheté. Jésus appelle les pécheurs, parce que les pécheurs sont capables de percevoir dans le regard de Jésus, dans sa parole, un horizon de salut et un chemin pour l'atteindre.

Avec Zachée, c'est un peu le même scénario (Lc 19,1-10). Là aussi il y a un vague désir de salut. Puis intervient l'appel : « Zachée, descends vite ! » qui amène Jésus de nouveau dans la maison et à la table d'un pécheur. C'est comme si Jésus retournait chaque fois avec l'appelé au « *ground zero* » de son besoin de salut, justement pour recommencer à partir de ce point, et non avant ou plus haut, le chemin de salut à sa suite. Nous ne pouvons même pas nous assurer d'un petit centimètre de salut sans la présence du Sauveur. En effet, c'est en se levant de *sa* table, dans *sa* maison de pécheur que Zachée décide de faire un chemin : « Zachée, debout, s'adressa au Seigneur : Voici Seigneur : je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je vais lui rendre quatre fois plus » (Lc 19,8). Ce ne sont que de bonnes intentions, pour le moment ; il n'a pas encore donné ne serait-ce qu'un centime aux pauvres. Mais il s'est levé pour commencer un chemin. Il ne croit pas être sauvé simplement parce que Jésus s'est arrêté dans sa maison. Jésus ne restera pas pour toujours dans sa maison, il ne mangera pas toujours avec lui et ses amis publicains.

Jésus s'est arrêté pour commencer un chemin avec lui. Zachée ne sera pas sauvé parce qu'il a eu l'honneur d'accueillir un personnage illustre, mais parce que la présence du Christ a poussé sa liberté à suivre le Christ pour faire l'expérience du salut.

Jésus confirme tout de suite que Zachée a pris la bonne attitude, celle de se lever pour faire un chemin avec lui : « Alors Jésus dit à son sujet : Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Lc 19,9-10).

Jésus identifie le salut avec sa propre personne venue chercher et sauver ce qui est « perdu », c'est-à-dire ce qui est littéralement désagrégé, désintégré, détruit, mort. Comme le fils prodigue, Zachée « était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé » (Lc 15,24). Zachée entame une résurrection. Jésus dit que « lui aussi est un fils d'Abraham » peut-être pour signifier que, comme Abraham, Zachée est appelé à sortir de sa maison, de sa famille, de sa vie telle qu'il l'a vécue jusqu'à présent, pour suivre l'appel de Dieu vers une terre promise (cf. Gn 12,1-4). Le salut arrive pour la maison de Zachée, parce que de là se lève un pécheur perdu, mort et corrompu, pour parcourir la voie du salut en suivant Jésus. Ce n'est pas nécessaire que Zachée abandonne sa maison et même pas tous ses biens (en effet il en garde la moitié). Toutefois il se met tout de suite à suivre Jésus sur le chemin du don de sa vie aux pauvres. Les biens qu'il garde suivront avec lui le processus du salut en suivant Jésus et son Évangile.

Quand le salut arrive, cela ne veut pas dire que nous sommes « en ordre ». Cela veut dire que le Christ est venu chercher une liberté pour sauver une vie, une vie qui est vécue, qui est faite de tout ce qui constitue une vie, la vie qui est, par nature, un processus, un chemin. Le salut du Christ arrive, entre dans notre vie, nous rejoint, nous touche pour que nous marchions avec lui en le suivant sur un chemin d'une vie rachetée, sauvée de son état statique de perdition et de mort.

Saint Irénée l'exprime parfaitement : « Ce ne fut pas parce qu'il avait besoin de notre service qu'il nous commanda de le suivre, mais pour nous procurer à nous-mêmes le salut. Car suivre le Sauveur c'est avoir part au salut, comme suivre la lumière nous permet de la percevoir. » (*Contre les hérésies, IV,14,1*)

Sauver avant tout la liberté

Pourquoi est-il important de comprendre cela quand on parle de salut ?

Parce que, si l'on ne comprend pas le salut avant tout comme un chemin à la suite du Christ, la liberté n'entre pas en jeu, et sans liberté nous réduisons le salut à un « sauvetage ». Sans la liberté de consentir à cheminer avec le Christ, on ne peut pas vraiment faire l'expérience du salut.

Les pharisiens n'ont pas voulu risquer leur liberté avec Jésus. Ils ne voulaient pas se compromettre avec ce chemin que Jésus proposait. Il est intéressant de remarquer que dans l'Évangile, les scribes et les pharisiens « tombent » toujours comme des météorites sur Jésus et ses disciples, ou mieux encore, comme des mouches dont on ne sait ni d'où elles viennent ni où elles vont. Les disciples, le peuple, la foule *suivent* Jésus, ils le cherchent, ils font des kilomètres et des kilomètres derrière lui en oubliant

de manger et de dormir. Les pharisiens, par contre, sont comme des drones téléguidés par un pouvoir occulte pour espionner, enquêter, interroger. Jamais ils ne font du chemin avec Jésus. C'est pourquoi ils ne comprennent jamais rien de lui, car on ne peut comprendre le Christ qu'en restant avec lui, en le suivant, en l'écoutant toujours et pas seulement au moment de la ... conférence de presse.

Jésus est venu pour chercher aussi les scribes et les pharisiens, il est venu pour les sauver eux aussi, mais ils sont très peu nombreux, les pharisiens qui ont accepté que Jésus descende dans leur maison, dans la profondeur de leur misère, pour repartir avec lui sur un chemin de salut. Il est intéressant de constater que Matthieu et Zachée sont pour ainsi dire rentrés à la maison en *suivant* Jésus. Le geste quotidien d'aller à la maison et de se mettre à table avec la famille et avec des amis est devenu, ce jour-là, une nouveauté absolue pour eux. Jamais ils ne sont rentrés de cette manière, jamais ils n'ont embrassé leur femme et leurs enfants, jamais ils n'ont regardé les domestiques comme ce jour-là. Ils ont redécouvert leur quotidien le plus élémentaire, probablement un quotidien gris et ennuyeux depuis des années, ils l'ont redécouvert sous un angle totalement nouveau, comme illuminé d'une lumière nouvelle, parce qu'ils avaient accepté d'y entrer, d'y descendre en *suivant* le Sauveur.

Le contraste avec le repas chez Simon le Pharisien est significatif. « Un pharisien avait invité Jésus à manger avec lui. Jésus entra chez lui et prit place à table » (Lc 7,36). Cette occasion aurait pu permettre à Simon de faire l'expérience d'une nouveauté. Mais il n'a pas invité Jésus pour cela. Pourquoi ? Parce que Simon n'attend pas le salut, il ne sent même pas le besoin d'être sauvé. Tout devient évident au moment où une pécheresse publique survient. Étonnant qu'elle ait pu entrer sans être incommodée ! Simon était-il peut-être un de ses clients ? « Ayant appris que Jésus était attablé dans la maison du pharisien, elle avait apporté un flacon d'albâtre contenant un parfum. Tout en pleurs, elle se tenait derrière lui, près de ses pieds, et elle se mit à mouiller de ses larmes les pieds de Jésus. Elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et répandait sur eux le parfum. » (Lc 7,37-38)

Et voici que se déclenche tout de suite le jugement malveillant du pharisien : « Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse ! » (7,39). Alors Jésus improvise une parabole et incite Simon à exprimer lui-même le sens de l'histoire : « Un créancier avait deux débiteurs ; le premier lui devait cinq cents pièces d'argent, l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvait les lui rembourser, il en fit grâce à tous deux. Lequel des deux l'aimera davantage ? Simon répondit : Je suppose que c'est celui à qui on a fait grâce de la plus grande dette. – Tu as raison, lui dit Jésus. » (Lc 7,41-43)

Ce que Jésus veut rappeler au pharisien est que lui aussi aurait besoin de salut. C'est peut-être vrai que sa misère, que sa dette est dix fois moins importante que celle de la pécheresse. Mais la différence n'est pas là. La différence est que la femme a accueilli Jésus jusqu'au fond de sa misère, jusqu'au fond de sa dette, tandis que le pharisien l'a laissé à la porte de sa misère apparemment plus insignifiante.

« Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas versé de l'eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas embrassé ;

elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé d'embrasser mes pieds. Tu n'as pas fait d'onction sur ma tête ; elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds. Voilà pourquoi je te le dis : ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour. » (Lc 7,44-47)

Elle est impressionnante, la concentration de tous les gestes d'accueil de cette femme sur les pieds de Jésus. C'est comme si tout en elle criait : « Viens, Seigneur Jésus ! Viens et sauve-moi ! Entre dans mon cœur, dans ma vie, dans mon corps plein de péchés, dans mon amour aliéné ! » Ce n'est plus simplement l'acte de suivre les pas du Rédempteur jusqu'à l'intérieur de sa propre maison, jusqu'à sa propre table : c'est l'acte de le suivre jusqu'au fond de l'abîme de la misère et du péché, d'où cette femme avait cherché, jusqu'à présent, à sortir par ses propres forces tout en y glissant encore et encore et toujours plus.

Alors Jésus correspond totalement au désir de la femme qui lui demande de pouvoir le suivre jusque dans la profondeur de sa propre vie, de sa propre misère : « Tes péchés sont pardonnés. (...) Ta foi t'a sauvée. Va en paix ! » (Lc 7,48.50)

Nous reviendrons sur le pardon des péchés, sur le salut comme pardon des péchés. Mais notons tout de suite que dans ce pardon il y a comme un sommet de l'expérience du salut pour celui qui se remet totalement à l'événement du Christ dans sa vie.

Les convives – je pense qu'ils étaient tous pharisiens – commencent évidemment à murmurer : « Qui est cet homme, qui va jusqu'à pardonner les péchés ? » (Lc 7,49)

Ce pourrait être une question sincère sur le mystère de Jésus Christ. Par contre, cette femme, comme Matthieu et Zachée, ne se serait jamais posé une question théorique sur le salut. Car, quiconque fait l'expérience du Christ Sauveur, ne pose pas de questions théoriques sur le salut. Et nous non plus, nous ne devrions pas nous abaisser à cela, il ne nous serait d'aucune utilité. C'est pourquoi je cherche simplement à suivre l'Évangile plutôt que de spéculer sur le salut et la rédemption. D'ailleurs, Jésus non plus ne daigne répondre aux questions théoriques des convives, il continue à parler à la femme, il continue à manifester le salut et le pardon en acte, il continue à en offrir l'expérience à qui veut bien la faire, à qui en a un besoin vital. Celui qui a des oreilles – mais des « oreilles du cœur », dirait saint Benoît (cf. Prol 1) – comprendra...

La perte comme opportunité de salut

J'ai souligné le fait que Jésus a offert le salut en offrant un chemin pour le suivre, car dissocier l'acte de suivre et le salut fausse le concept et l'expérience des deux réalités. Suivre le Christ pour moins que le salut banalise cet attachement et, par conséquent, la vocation de tout baptisé. On le banalise aussi quand on pense que suivre le Christ serait réservé à des catégories particulières de baptisés, ceux qui auraient une « vocation spéciale ». Cela peut être juste du point de vue de la forme, mais pas de la substance. Chaque baptisé est appelé à suivre le Christ. Les chemins, les formes, les états de vie sont multiples, mais pas la substance, car la substance est le salut, et tous sont appelés à être sauvés par le Christ. Même quand Jésus appelle des personnes à des tâches particulières, à un ministère particulier comme celui d'être « pêcheur

d'homme » (Mt 4,19), c'est toujours le salut personnel et le salut des autres qui est le motif de cet appel à suivre le Christ. Chaque vocation particulière est au fond une vocation à se consacrer au salut universel. Plus une vocation est particulière et exigeante, plus sa particularité est au service de l'universalité du salut.

« [Jésus] leur disait à tous [*faisons attention à ce "tous" ! Jésus ne parle pas seulement aux disciples, aux apôtres*] : Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera. Quel avantage un homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même ? » (Lc 9,23-25)

Nous retrouvons ici l'opposition entre « perte » – au sens fort de ruine, destruction, corruption morale – et salut. La *condition* pour suivre le Christ est de prendre chaque jour sa propre croix, mais le *sens* de l'invitation à suivre le Christ est le salut, est d'être sauvé par quelqu'un d'Autre. Car, comme le dit Jésus ici, il y en a qui cherchent à sauver leur vie sans « être sauvés », luttant contre la perte simplement avec leurs propres forces. Jésus l'affirme comme un fait avéré : l'homme qui veut se sauver soi-même se perdra, sombrera dans la perte qu'il cherche à fuir. Jésus se présente comme l'expert du salut, comme l'unique Sauveur de l'homme. Il propose de vivre l'expérience de la perte ou de la perte de la vie comme opportunité d'attachement à Lui qui nous sauve si nous le suivons.

Le Pape François l'a mis en évidence dans son discours de clôture de la rencontre consacrée à la *Protection des mineurs dans l'Église* :

« Je voudrais souligner l'importance de la nécessité de transformer ce mal en une opportunité de purification. Regardons la figure d'Édith Stein – Sainte Thérèse Bénédicte de la Croix, – certaine que "dans la nuit la plus obscure surgissent les plus grands prophètes et les plus grands saints. Mais le courant vivifiant de la vie mystique demeure invisible (...)."

(...) Le saint peuple fidèle de Dieu, dans son silence quotidien, sous de nombreuses formes et de bien des manières continue de rendre visible et atteste, avec une espérance "obstinée", que le Seigneur n'abandonne pas, qu'il soutient le dévouement constant et, en de nombreuses situations, souffrant de ses fils. Le saint et patient peuple fidèle de Dieu, soutenu et vivifié par l'Esprit Saint, est le meilleur visage de l'Église prophétique qui sait mettre au centre son Seigneur en se donnant chaque jour. » (24 février 2019)

Ce qui flétrit la vie, qu'il s'agisse de l'infidélité la plus grave, du péché le plus grave, ou de la souffrance innocente la plus terrible, devient croix au lieu de perte, et la croix à la lumière du mystère pascal que Jésus venait d'annoncer aux disciples (cf. Lc 9,22) est le signe qu'on suit le Christ jusqu'à la mort, jusqu'à lui livrer toute la vie. Qui suit le Seigneur comme le « saint et patient peuple fidèle de Dieu », en portant sa propre croix quotidienne, dans « le dévouement constant et, en de nombreuses situations, souffrant », silencieusement, comme dit le Pape, vit en remettant au Sauveur et Rédempteur chaque jour de sa vie. Toute la vie, chaque pas de la vie, devient alors

expérience de salut qui récupère la vie de sa perdition, la vie personnelle et celle des autres et même celle du monde entier.

Les saluts et le salut

« Quel avantage un homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même ? » (Lc 9,25)

En posant cette question, Jésus invite tous à se concentrer sur l'unique salut de l'homme. Gagner le monde entier veut dire accumuler des saluts, tromper, par l'accumulation de fausses sécurités, la dissolution et la dispersion inhérentes à la perdition. C'est comparable à un roi qui, face à la dissolution de son petit royaume, court à la conquête d'autres royaumes jusqu'à être roi du monde entier, pour que son petit royaume toujours en train de crouler n'échappe pas de ses mains. Ou, pour prendre une autre comparaison, comme si on croyait tenir ensemble un vase cassé en mettant tous les tessons dans un vase plus grand, et quand ce vase plus grand se casse aussi, en mettant tous les tessons dans un autre vase encore plus grand, et ainsi de suite. C'est cela la logique du pouvoir. N'importe quel type de pouvoir prétend se sauver de la décomposition qu'il crée en s'étendant en tant que pouvoir. Jésus rappelle à tous qu'on se dupe en croyant sauver le monde sans sauver l'homme.

Ici il faut clarifier le rapport entre *le salut* et *les saluts* en regardant aussi le bien que Jésus Christ avait le pouvoir de faire. Je disais que gagner le monde entier, c'est comme accumuler tous les saluts possibles pour déjouer la désagrégation progressive inhérente à la vie terrestre. C'est l'illusion de ne pas mourir si l'on survit, si l'on réussit à éloigner toutes les croix quotidiennes, toute annonce de perte de la vie, toute expérience de mort, comme si l'on se soumettait tous les jours à une chirurgie plastique pour lutter contre chaque ride qui apparaît sur notre visage. Jésus a donné généreusement même ces saluts à toutes les occasions, en guérissant les malades, en faisant l'aumône, en séchant les larmes, en ressuscitant des morts. Il n'est jamais resté insensible aux mille demandes de salut qui poussaient les foules à le chercher, à l'implorer, à le toucher lui ou seulement la frange de son manteau, comme le fit la femme hémorroïsse (cf. Mt 9,20-21). Et Jésus lui-même n'hésite jamais à définir de « salut » même ces « sauvetages » : « "Confiance, ma fille ! Ta foi t'a sauvée." Et, à l'heure même, la femme fut sauvée » (Mt 9,22) ; sauvée de l'hémorragie !

On pourrait citer des douzaines d'exemples de l'Évangile. Mais il est évident que Jésus ne se contente pas de ce que le salut soit accueilli seulement à ce niveau-là. Bien au contraire, il veut qu'à travers ces épisodes, ceux qui le suivent progressent d'une foi qui cherche des saluts à une foi qui cherche l'unique Salut qui sauve la vie, même si l'on perd le monde entier, même si l'on perd la santé, les biens, l'honneur humain, et jusqu'à la vie. Plus Jésus approche de la Croix, moins il accepte que l'on soit satisfait de quelque chose d'inférieur au salut qui sauve l'homme pour l'éternité. C'est la logique des béatitudes : heureux ceux qui perdent tout car ils seront sauvés pour toujours (cf. Mt 5,1-12).

« Amen, amen, je vous le dis : vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé de ces pains et que vous avez été rassasiés.

Travaillez non pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle, celle que vous donnera le Fils de l'homme. » (Jn 6,26-27)

Tous les saluts sont des « signes » du salut éternel que seul le Christ peut nous donner dans le don de lui-même. En multipliant les pains, Jésus a donné le pain, signe réel de son amour et de sa compassion pour les foules ; mais en mourant sur la Croix, le Christ s'est donné lui-même comme Pain de Vie éternelle (cf. Jn 6,34-58). Le salut n'est pas seulement un reflet de l'amour de Dieu pour nous ; il est Dieu qui nous aime en se donnant lui-même à nous.

C'est pourquoi Jésus nous invite à le suivre pour nous sauver. Il veut nous accompagner et nous conduire de la foi en sa puissance et sa providence, qui sauve notre vie terrestre, à une foi en le salut qu'est le Christ lui-même qui nous sauve, dès maintenant et pour l'éternité.

Salut et rédemption

Nous sommes souvent confrontés à des situations où la vie, les rapports, la santé physique et psychique, la société, l'économie sont en danger, sont menacés par le mal et par la mort. Chaque jour, par exemple, je prie pour tant d'amis et connaissances malades. Cette intercession peut durer des années, parce que certaines maladies ou difficultés personnelles et familiales sont dans un état critique pour toute la vie. J'avoue que je me dis quelque fois : mais à quoi sert la prière si apparemment nous ne sommes quasiment jamais exaucés, si peu de malades guérissent effectivement, si tant de situations douloureuses ne trouvent jamais de solutions ?

Mais quand je regarde la situation de toutes ces personnes avec plus d'attention, quand j'écoute ce qu'elles me racontent elles-mêmes de ce qu'elles vivent, je me rends compte que pratiquement toutes, tôt ou tard, témoignent avoir fait à travers l'épreuve une expérience d'un salut plus grand et plus profond que simplement la guérison ou le dénouement de l'épreuve. J'ai vu tant de malades mourir avec une foi et dans une paix exemplaires, avec un sens extraordinaire de la positivité de tout et rayonnant avec autorité l'expérience d'un bien humainement impossible. Ils nous aident à deviner ce que signifie de passer du désir juste et humain d'être sauvé du danger et de l'épreuve à l'expérience d'un salut plus grand que la vie. Il ne s'agit pas d'un salut de substitution ou d'un prix de consolation à la place d'un salut temporaire refusé. Il s'agit d'un salut embrassant mystérieusement tout, transfigurant tout, dans lequel même le négatif de l'épreuve, de la maladie, du danger, de la misère est absorbé et transformé en un « centuple dès maintenant, au temps présent », comme dit Jésus (Mc 10,30), c'est-à-dire en une expérience cent fois plus intense de la vie, des relations, de la beauté de la réalité, de l'importance éternelle de chaque instant.

C'est comme si la vie éternelle, que le salut dans le Christ mort et ressuscité nous a obtenue, venait pénétrer la vie présente en la rendant éternelle, en lui donnant une valeur éternelle. C'est ce dont témoigne saint Paul dans sa lettre aux Corinthiens : « C'est pourquoi nous ne perdons pas courage, et même si en nous l'homme extérieur va vers sa ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car notre détresse

du moment présent est légère par rapport au poids vraiment incomparable de gloire éternelle qu'elle produit pour nous. Et notre regard ne s'attache pas à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas ; ce qui se voit est provisoire, mais ce qui ne se voit pas est éternel. » (2 Co 4,16-18)

La rédemption est le vrai salut

Seulement l'expérience de ce salut est le miracle qui conduit à la foi et peut changer le monde. Je pense à Édith Stein : ce qui l'ouvrit à la conversion était la rencontre avec une jeune veuve d'un ami et collègue. Elle s'attendait à trouver une personne désespérée. Mais, au contraire, elle était en face d'une femme qui vivait sa souffrance dans une paix profonde qu'elle puisait dans sa foi en Christ. Elle attestera : « Ce fut ma première rencontre avec la Croix, avec la force divine qu'elle confère à ceux qui la portent. (...) Ce fut le moment où mon irrégiosité s'écroula et le Christ resplendit ».

Je pense que c'est à ce niveau que nous aussi, nous pouvons comprendre ce qu'est la rédemption ou, si vous voulez, que la rédemption est le vrai salut.

Dans le Nouveau Testament le mot *rédemption*, qui est d'ailleurs peu utilisé, rappelle le concept de la libération, du rachat d'un esclave. La rédemption consiste dans le fait que le Christ est mort pour sauver l'homme du péché et de la mort qui affectent sa liberté, la joie et la plénitude de son existence. « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie en rançon (en rachat) pour la multitude » (Mt 20,28).

« En lui, par son sang, nous avons la rédemption, le pardon de nos fautes » écrit saint Paul aux Éphésiens (Ep 1,7). « En lui nous avons la rédemption, le pardon des péchés » (Col 1,14). Jésus Christ « s'est donné lui-même en rançon pour tous » (1 Tm 2,6).

La rédemption est notre libération au prix du sang du Fils de Dieu. La rédemption est le salut offert par le Christ mort et ressuscité. La rédemption est notre salut non seulement en tant qu'œuvre de Dieu, mais en tant que Dieu en personne qui se sacrifie, qui se donne totalement, qui assume totalement notre péché et notre mort pour nous libérer et nous donner la vie éternelle.

La rédemption est le salut opéré par un Sauveur présent, présent au point de verser son Sang et donner son Corps et son Sang à assimiler dans notre corps, notre vie, notre âme et notre esprit.

Un jour, en élevant le calice après la consécration, je fus saisi d'une espèce de frayeur sacrée. Je pensais : « Ce calice contient la Rédemption du monde entier, de toute l'humanité, de toute l'histoire ! » Si j'étais moins distrait, si j'étais plus conscient du Mystère, je devrais toujours célébrer l'Eucharistie avec cette profonde stupeur sacrée...

Il y a une phrase de saint Bernard de Clairvaux que je ne me lasse pas de citer et de méditer : « *Venire voluit qui potuit subvenire* – Il a voulu venir, Celui qui aurait pu se contenter de nous aider » (3^e sermon pour la veille de Noël).

Dieu a sauvé son peuple pendant des siècles, il l'a libéré de la servitude d'Égypte, il l'a ramené de l'exil de Babylone, il a anéanti tous ses ennemis, mais le salut, celui du peuple et de l'humanité, s'est accompli seulement dans l'incarnation du Fils de Dieu ;

une présence salvifique descendue jusqu'au fond de l'éloignement de l'homme par rapport Dieu, dans le péché et la mort.

La Croix est la présence de Dieu jusqu'à la dernière limite de la perte de l'homme. Dans le Sang versé du Cœur transpercé, Dieu est totalement présent à l'homme, est présence totalement consommée. Une présence sans retour. En ressuscitant, le Christ n'a pas « réabsorbé » le sang versé. Le Ressuscité apparaît avec ses plaies et transmet à l'Église le ministère de la rédemption : « De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie (...) Recevez l'Esprit Saint. À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis » (Jn 20,21-23). L'Église est chargée de perpétuer la mission rédemptrice du Fils en transmettant la présence réelle et totale de son Corps et de son Sang sous la forme sacramentelle, mais qui doit aussi rayonner dans la vie fraternelle et la charité envers tous.

Au-delà de l'irréparable

Ainsi la rédemption des péchés se révèle être la substance et la manifestation ultime et essentielle du salut. L'homme n'a pas seulement besoin de sauvetages passagers. Même la résurrection de Lazare n'est qu'un sauvetage passager. L'homme a besoin d'être sauvé de l'irréparable, il a besoin d'un salut qui va plus loin, qui va au-delà de l'irréparable. Ce que l'homme ne peut pas réparer, c'est le péché et la mort.

Dans la scène de la guérison du paralytique que quatre amis descendent depuis l'ouverture du toit jusqu'aux pieds de Jésus, comme dans d'autres épisodes de l'Évangile, Jésus annonce justement que la guérison ne suffit pas pour sauver l'homme. Le salut doit être rédemption du mal et du péché qui conduit à la mort.

Quand il voit que ces quatre hommes ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour porter le paralytique à lui, qu'ils ont épuisé tout ce qu'ils pouvaient faire humainement, Jésus mène immédiatement à terme le geste et la foi de ces personnes : « Voyant leur foi, Jésus dit au paralysé : Mon enfant, tes péchés sont pardonnés » (Mc 2,5). Et ensuite il fait encore le miracle de la guérison, mais pour montrer aux scribes que « le Fils de l'homme a autorité pour pardonner les péchés sur la terre » (2,10).

Comment pouvons-nous aller au-delà de l'irréparable ? Comment aller contre l'irréparable commis ou subi ? Comment, par exemple, surmonter l'irréparable dégât provoqué par les abus sur les petits, que ce soit dans le monde ou dans l'Église ?

Nous comprenons alors que le salut ne peut être seulement un « sauvetage », même si Dieu l'opère. Nous avons besoin que le Salut soit Quelqu'un qui nous sauve. Nous avons besoin que le Salut soit le nom de Quelqu'un qui est là, qu'il soit le nom de l'Emmanuel. Nous avons besoin que « Jésus » soit le nom de l'Emmanuel, que le « Dieu-qui-sauve » soit le « Dieu-avec-nous ».

Mais cela nous ne le savons pas. Il fallait que cela se réalise, que la présence du Seigneur devienne expérience ; que l'expérience du salut, de la rédemption soit l'expérience d'une présence, une rencontre. C'est ce qu'a vécu le soldat romain qui a transpercé le côté du Christ et que le sang du Christ a aspergé ; c'est probablement la scène la plus intense du film *The Passion* de Gibson.

Uniquement cela peut aller au-delà de l'irréparable, au-delà de la faute impardonnable. Je ne dois pas, moi, construire le salut, je ne dois pas « m'entraîner » ou « m'initier » au salut, je ne dois pas par l'ascèse me hisser à sa hauteur. Le salut est une Personne qui m'aime, qui vient à moi, qui reste auprès de moi. Le cri qui ouvre chaque prière de l'Office du Jour nous le rappelle à juste titre : « Dieu, viens à mon aide ! » Je ne dois pas me défendre, je ne dois pas résoudre moi-même mes problèmes. Cela correspondrait encore à un « sauvetage », à une méthode qu'un autre me montre et que j'apprends à utiliser moi-même quand l'autre n'est pas disponible ou quand l'autre n'est plus avec moi. Non. Le salut, l'unique salut est un *Sauveur présent*, un *Rédempteur présent*. Le Christ est ressuscité pour être un Rédempteur présent, un Rédempteur vivant avec les rachetés, un Rédempteur qui me rachète maintenant, qui me libère maintenant.

Souvent c'est comme si nous réduisions les sacrements à des moyens de sauvetage ou une thérapie prescrite par le médecin il y a bien des années et que nous devrions appliquer chaque fois que nous attrapons la grippe. Nous ne les vivons pas comme un retour à un Rédempteur présent, comme un retour devant Lui pour continuer de vivre avec Lui. Pour les rachetés par le Sang du Christ, le péché n'est pas tant faire ou ne pas faire ceci ou cela. Le péché est dans l'oubli que le Salut est ici avec nous, même quand nous tombons. À l'instar de Pierre qui, du fond de son reniement, se rend compte que Jésus est là et le regarde, qu'il est là avec lui et pour lui, qu'il l'aime, qu'il est sur le point de verser son sang pour lui, même pour racheter son reniement qu'il est en train de commettre et qui est humainement irréparable (cf. Lc 22,61).

Jésus n'a pas « opéré » le salut, c'est-à-dire qu'il n'a pas « fait » le salut comme il a fait des miracles. Jésus a incarné, il a vécu le salut, la rédemption. Le salut s'est réalisé parce que le Christ a vécu avec nous, a souffert avec nous, est mort avec nous. En vivant, en souffrant et en mourant *avec nous*, le Christ a vécu, a souffert et est mort *pour nous*, car le Christ est par nature « être pour l'autre », dans la Trinité éternelle et au milieu de l'humanité.

Nous abandonner au salut ne veut donc pas dire nous poser la question : « Que dois-je faire ? », mais crier avec toute la vie et toute la foi : « Jésus ! », c'est-à-dire : « Sauve-nous, Seigneur ! »

Sauvés pour sauver

Pour finir un *nota bene* s'impose cependant. Il est vrai que Jésus veut nous conduire à une maturité de foi reconnaissant en Lui le salut qui est plus important que les saluts temporels et temporaires. Mais le Christ a fait un dribble évangélique que nous ne devons pas oublier : il a lié le salut que nous ne pouvons obtenir que de Lui aux saluts secondaires que nous sommes appelés à demander, à favoriser, et parfois même à opérer nous-mêmes pour nos frères et sœurs dans le besoin.

Le salut total et final qu'est le Christ Sauveur et Rédempteur nous sera refusé si nous n'offrons pas à manger au frère qui a faim, à boire au frère qui a soif, l'accueil au frère étranger, des habits au frère nu, des soins au frère malade, une visite et du réconfort au frère en prison (cf. Mt 25,35-36).

Les saluts qui doivent devenir secondaires pour moi si je veux faire l'expérience de l'unique salut en Christ resteront jusqu'à la fin prioritaires quand le prochain en a besoin. Car dans le frère souffrant se cache et se révèle le Sauveur qui, à la fin des temps, viendra se manifester comme salut et rédemption universels. Nous serons jugés sur les saluts et les rédemptions que nous aurons accordés ou refusés au prochain dans le besoin.

Quiconque fait l'expérience que le salut est le Christ présent est envoyé de ce fait à faire rayonner cette expérience sur les autres.

Le Jugement dernier décrit au chapitre 25 de Matthieu, l'ultime enseignement de Jésus dans cet Évangile avant le récit de la Passion, nous révèle que la charité active est le miracle que chaque disciple du Christ est appelé à accomplir. La grâce nous est donnée d'agir comme Dieu, de nourrir l'affamé comme Jésus a multiplié les pains et les poissons, d'abreuver les assoiffés comme Jésus a donnée l'eau vive à la Samaritaine, d'accueillir l'étranger comme Jésus a accueilli les foules pareillement à un ami, de vêtir ceux qui sont nus comme le Père habille les lys des champs, de soigner les malades comme Jésus a guéri tout le monde, de reconforter les prisonniers comme Jésus a libéré la liberté de tous les possédés et de tous les opprimés.

La charité est le miracle par lequel celui qui se reconnaît sauvé et racheté par le Christ présent devient capable de sauver le Christ, de racheter le Christ dans les frères et sœurs en qui Il est présent. C'est donc encore le Christ qui nous sauve, pas ce que nous faisons, mais la présence aimée du Sauveur.

Nous sommes sauvés pour sauver, et en sauvant nous sommes sauvés, parce que le Sauveur du monde s'est fait homme perdu à sauver ; parce que le Rédempteur du monde s'est fait esclave à racheter.

Dans le Christ perdu le Sauveur ne disparaît pas, comme dans le Sauveur le Christ perdu n'est pas absent.

L'ange a demandé à Joseph d'appeler « Jésus » l'enfant conçu en Marie par l'Esprit Saint : « ... car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (Mt 1,21). Dieu seul peut pardonner les péchés. Et pourtant, Dieu demande aussi à nous de nous pardonner les uns aux autres comme Lui nous pardonne. Le pardon des péchés, centre et sommet du salut et de la rédemption, fait de nous des *débiteurs de pardon* envers tous. Nous avons besoin d'être rachetés de notre manque d'amour pour être ramenés, dans la communion fraternelle, à l'image vivante du Dieu Amour qui nous a faits.

Le « salut qui nous arrache à l'ennemi » (Lc 1,71), que nous chantons dans le Benedictus et tant de psaumes, s'accomplit dans le salut *de* nos ennemis que nous obtenons avec le pardon que le Christ crucifié laisse couler de la Croix avec son sang, jusqu'à la fin du monde.